

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques DARBELLAY

En relisant Ramuz : réflexion sur la littérature
romande actuelle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74, p. 49-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

En relisant Ramuz

Réflexion sur la littérature romande actuelle

Ramuz n'est pas le sujet de cette étude, il en est l'occasion. En présence du foisonnement de la littérature romande, des questions se posent au lecteur, à l'homme de la rue. Chaque canton, pour son compte, s'interroge et sans doute toutes les régions ensemble qui composent cette entité vague qu'est la Romandie se sentent à la fois concernées par le fait littéraire et incertaines quant à sa signification. Les écrivains aussi s'interrogent. Or, ces questions des uns et des autres ne sont pas nouvelles. Elles se sont posées avec acuité tout au long de la carrière de Ramuz, c'est-à-dire dès ses premières publications vers le début du siècle et jusqu'à sa mort en 1947. Si je prends Ramuz comme point de référence à mes réflexions, c'est parce que sa vie et son œuvre soulèvent les interrogations essentielles touchant à la situation chez nous de l'écrivain et plus généralement de l'artiste, et du même coup y répondent.

Et puis, s'il faut un prétexte, 1977 et 1978 sont, pour Ramuz, des anniversaires : le trentième de sa mort, le centième de sa naissance.

Au premier jugement, on pense sans doute que tant de choses ont changé qu'il est bien difficile de comparer la situation actuelle de l'écrivain à celle que connut Ramuz dans l'entre-deux guerres. En effet, 1920, 1940, cela peut nous apparaître comme les temps héroïques de notre histoire littéraire. Et pourtant, à y regarder de plus près, rien d'essentiel n'est différent pour le sujet qui nous occupe et que deux questions complémentaires résument : existe-t-il une littérature romande ?

Si oui, quels critères permettent de reconnaître les œuvres qui y appartiennent ? Mon intention n'est pas de proposer ma réponse à ces deux questions, mais de fournir au lecteur quelques éléments de réflexion pour l'aider à s'y retrouver dans l'importante production littéraire qui sollicite et peut-être déconcerte son jugement.

La Suisse romande est un puzzle

Les six régions qui la composent ne forment ensemble, à leur tour, qu'une région plus grande qui ne peut s'envisager comme un tout, comme un pays, ni historiquement, ni politiquement, ni culturellement. Si l'on parle littérature romande, on voit en effet qu'elle se compose d'autant de chapitres que de cantons. On dit : les écrivains genevois, les écrivains vaudois. Qu'est-ce qui les rapproche les uns des autres et permettrait de les grouper pour une étude de la littérature romande ? La terre ? Mais on s'aperçoit bien vite qu'elle n'est pas une et que chaque région est jalouse de ce qui la fait différente des autres. La langue alors ? Mais par elle, nous sommes Français avant d'être Romands, j'allais dire avant d'être Suisses. L'appartenance à un même pays ? Non pas. Car les autres régions de ce pays parlent d'autres langues et sont tournées vers d'autres cultures. A ce propos, c'est un fait que les trois régions linguistiques de la Suisse ne se portent les unes aux autres qu'un intérêt de commande. Certes, on n'ignore pas les grands noms de la littérature suisse alémanique et tessinoise. Même, depuis quelques années, un éditeur romand a le mérite de nous offrir d'excellentes traductions des principales œuvres publiées outre Sarine et au Tessin. Mais la tentative est trop récente pour qu'on puisse affirmer que les régions linguistiques de notre pays exercent les unes sur les autres une attraction et une stimulation littéraires.

La Suisse romande en revanche est fortement attirée par la France. A tel point qu'on peut se poser à propos de sa littérature une question fondamentale : Nos écrivains ont-ils quelque chose à dire qui soit bien à eux ? Si l'on devait répondre non à cette question, cela signifierait tout simplement que nous sommes, sur le plan littéraire, une province française comme la Savoie ou la Bretagne. Nos écrivains devraient alors tendre à correspondre au mieux à ce qui se fait, s'impose, se demande, se vend chez notre grande voisine. Cette constatation ne

serait pas le moins du monde une condamnation de notre littérature. Elle signifierait que ce qui nous fait différents, loin d'être essentiel, ne serait que superficiel, anecdotique, accidentel. Par différence, j'entends nos particularismes, nos habitudes de vivre, de penser, notre manière de nous exprimer, cette façon bien à nous de ressentir les événements extérieurs, cette lenteur, cette pâte dont nous sommes faits, dans la composition de laquelle le son se mêle à la fine fleur pour donner au mélange une rusticité qui fait qu'un Valaisan, qu'un Vaudois, quand ils n'ont pas renié leurs origines, sont aussi différents d'un Français de la capitale que les pains de seigle d'Evolène, que les miches de Cossonay, le sont de la parisette. Si, au contraire, il nous est permis et même recommandé de penser que nous avons à explorer un domaine humain qui nous appartient en propre, il importe de savoir ce qui va retenir l'écrivain romand sur la pente de l'attraction de Paris pour le fixer à cette terre, à ses habitants, à ce pays romand qui, n'en étant pas un, est en continuelle recherche d'identité et d'unité.

Le cas de Ramuz

C'est ici que l'exemple de Ramuz va nous éclairer. Cette question, il se l'est posée et il y a répondu non pas par des mots et des formules seulement, mais par sa vie et son œuvre. Bien sûr, sa démarche n'est valable que pour lui et il serait vain et même dangereux pour nos écrivains d'emboîter simplement le pas de leur grand aîné sous prétexte que son itinéraire et son cheminement furent exemplaires. Je dis que Ramuz peut nous éclairer, c'est-à-dire nourrir notre réflexion. Sans influencer notre réponse, il propose la sienne à notre attention, en la justifiant par une œuvre.

Dès son arrivée à Paris, en 1902, il s'interroge. Il a 24 ans. Il désire de toutes ses forces quitter son pays de Vaud pour s'installer à Paris comme font les provinciaux qui montent vers la capitale y tenter leur chance. Ramuz se cherche. La grande ville, pense-t-il, peut seule l'aider à se trouver. Sa tentative n'a rien d'exceptionnel ni pour son temps ni pour aujourd'hui. Ne trouve-t-il pas à Paris Edouard Rod qui va l'accueillir et l'aider ? Ne sera-t-il pas imité par nombre d'écrivains, de peintres, de musiciens de chez nous dont certains, comme lui, partiront moins pour se mettre à l'école de la Ville Lumière que pour fuir leur coin de

terre où ils ne voient, en comparaison, que ténèbres et obstacles de toutes natures ? Et en effet, Paris va l'aider à se connaître, à découvrir sa vérité, mais pas de la manière qu'il avait imaginée. Il va le restituer à sa terre natale. En s'exilant, Ramuz découvre la profondeur, la solidité de ses racines. A travers cette expérience poursuivie pendant douze ans, entrecoupée de nombreux retours au pays, sa vérité intérieure se révèle à lui. Paris l'avait attiré parce qu'il lui était apparu qu'il ne pourrait rien faire dans sa terre vaudoise étriquée et soumise à tant de conformismes, il y apprend que son œuvre, son rôle bien à lui, sa mission seront précisément d'exprimer cette terre-là, de se coller avec ses préjugés, de découvrir, au delà du conformisme étouffant de ses habitants, leur vérité primordiale, ce qui les fait différents, uniques, originaux, c'est-à-dire fidèles à leur origine. Cette recherche de la vérité de ses personnages le conduira à reconnaître la sienne. Un langage va naître pour exprimer cette terre et les hommes qui y vivent en étroite relation et dans le respect de son caractère. Une œuvre va s'édifier à partir de cette prise de conscience qu'en effet l'écrivain vaudois qu'il est, j'allais dire aussi, en tirant un peu sur la couverture, l'écrivain valaisan qu'il est, car il n'est pas du tout Genevois, Neuchâtelois, ni Fribourgeois, a quelque chose à exprimer qui est bien à lui et qui n'est qu'à lui.

Quelques attitudes

Voilà le cas de Ramuz. Il est singulier, il est peut-être lié à une époque révolue et si différente de la nôtre que son expérience ne peut plus rien nous apprendre. Je pense en effet qu'elle ne peut rien apporter à celui qui voudrait la prendre comme modèle et mettre ses pas dans les siens en attendant que le miracle se produise. Par contre, je vois bien que le double mouvement d'attraction et de refoulement qu'a exercé Paris sur Ramuz est un phénomène qui se répète. Seulement, on peut craindre, à regarder les choses de près — ce que je m'efforce de faire depuis cinq ou six ans — que tel écrivain, aspiré un temps par Paris et bientôt ramené de force au pays, ressente ce refoulement comme un rejet, comme un échec, ne s'en accommode pas sans un certain dépit, ne l'accepte que comme un pis-aller auquel il ne se résigne qu'en attendant son procès en revision qui révélera à la fois sa vraie valeur et l'injustice dont il a été victime. C'est une première

attitude et l'on voit qu'il s'agit là d'une démarche bien différente et par certains côtés même opposée à celle de Ramuz. On peut se demander à ce propos si l'écrivain a un devoir de fidélité à l'égard de l'œuvre qu'il porte ou si cette œuvre n'est qu'une manière de se faire valoir, un piédestal à l'usage avant tout de l'idée qu'il se fait et veut donner de lui.

Une deuxième attitude est celle de l'écrivain qui entend courir le vent de la mode. Qu'est-ce qui se fait, qu'est-ce qui se demande, qu'est-ce qui fera choc par sa nouveauté à la prochaine rentrée littéraire ? Il faut bien voir qu'une œuvre est un produit raffiné dans la composition duquel entre ce que l'on appelle d'un terme vague l'inspiration et qui est peut-être le retentissement dans la sensibilité de l'auteur d'une émotion profonde, le talent et l'imagination qui sont proprement la capacité de mettre en action, en forme l'émotion, le goût qui intervient comme un second regard sur l'œuvre en voie de réalisation. Ces dons, ces aptitudes collaborent à la création artistique. Cette collaboration suppose un équilibre, une hiérarchie faute de quoi, par exemple, l'imagination se débride et emporte l'œuvre et son auteur comme dans la nacelle d'un ballon trop gonflé et sans lest, ingouvernable. Au contraire, si c'est le goût qui prédomine, la page reste blanche et l'auteur infécond. Revenons à notre écrivain averti des choses qui se font ou vont se faire. Lui reprochera-t-on de se montrer attentif au mouvement des idées, aux écoles, aux modes, aux chapelles ? Non. Un auteur a des antennes. Il sent tout cela comme d'instinct, souvent il pressent même. Le danger est de céder trop à ces sollicitations. Le danger, en somme, ici, est de se fier trop à son talent, à son invention. L'invention est dangereuse en art. Elle incite à fabriquer de toute pièce ; elle tend à se passer d'émotion ; elle relègue l'imagination au second plan, car l'imagination ne sait rien faire qu'avec du vécu, du vrai, tandis que l'invention peut fort bien se passer du réel, de la vie. Elle excelle même à mystifier, à illusionner et le lecteur se laisse prendre. Il y croit. La vérité fabriquée a l'air d'abord plus vraie que l'autre, car elle n'a pas à tenir compte de ce qui est. Toute une mousseline surgit sous la plume inventive d'un auteur qui fait ce qu'il croit qu'on va demander l'an prochain, toute une dentelle factice, une broderie ingénieuse. Le lecteur est séduit comme l'enfant qui bat des mains en présence de la bulle de savon qu'il vient de souffler. Mais la bulle crève et l'enfant connaît que les trop belles choses souvent ne sont

pas vraies. Le livre de notre auteur aura peut-être le prix, puis la mode étant passée, on l'oubliera.

Une troisième attitude en présence de la question fondamentale qui est de savoir si nous avons, écrivains de la Suisse romande, quelque chose à dire bien à nous, est celle, fort répandue, qui répond oui résolument et s'attache à mettre en lumière nos particularismes. On voit le danger. C'est le mauvais régionalisme, c'est le goût du folklore, du pittoresque arrangé pour faire joli et parce que le touriste aime ça. Ramuz a été accusé d'y tomber. Or, ce n'est pas assez dire qu'il évite l'écueil ; il tourne la difficulté en virtuose, c'est-à-dire qu'il s'approche de l'obstacle comme le toréador du taureau, sûr de lui, de sa force, de sa maîtrise. C'est bien évident que nous habitons un pays typé. De plus, tout un passé proche, est en train d'être liquidé sous nos yeux, entraînant dans sa disparition celle de précieux témoins d'un mode de vie révolu dont nous sommes tout juste assez éloignés pour en goûter le pittoresque et la poésie, n'en ayant pas connu les servitudes. Dès lors, le risque est grand pour un auteur voulant peindre l'homme dans sa vérité, de se fourvoyer dans le décor où cet homme a vécu, de braquer toute la lumière sur le bardeau, le madrier, la hotte, les cuivres, le costume. Une œuvre peut montrer tout cela à condition d'aller au delà et d'atteindre, sous le transitoire et l'anecdotique, le permanent, l'authentique qui ne saurait être que l'homme en face de son destin, livré nu à ses passions, à un amour plus vaste que son cœur, en proie à l'angoisse fondamentale d'être et, bientôt, de n'être plus.

Une autre attitude encore, un autre risque pour un auteur et aujourd'hui fort périlleux pour un écrivain suisse romand consiste dans l'engagement au service d'idées politiques ou sociales. Certes l'homme de lettres n'est pas désincarné. Il vit dans un monde où s'affrontent des systèmes de penser, dont il ne peut se désintéresser. Il y vit souvent difficilement ce qui l'incite encore à lutter, à défendre ce qu'il croit juste, à se défendre, car on ne l'aime guère, dès qu'il se mêle d'autre chose que de poésie. Il faut dire que s'il ne se mêle que de poésie, on le tient pour un doux rêveur, jugement qui dispense de se mettre en frais de sentiments à son endroit. Donc, il s'engage. Fort bien. Il met sa plume au service de causes souvent généreuses, par conséquent utopiques. Fort bien. Le danger, souvent dénoncé, est de s'embrigader,

de s'enfermer dans un système, de lier sa liberté à une action, d'être utilisé à des fins politiques. Un écrivain peut choisir cette forme d'action. Il doit savoir que la littérature est une chose, le combat social et politique une autre. On prétendra que ces distinctions sont d'un autre temps. Aujourd'hui, tout se mêle. Peut-être. Demain jugera aujourd'hui. Je voudrais qu'un auteur ne s'engageât que jusqu'à un certain point, qu'il ne se prît pas pour un politique et qu'il ne considérât pas son livre comme une tribune. J'aimerais qu'il pût, en tout temps, dire « là je me suis trompé, naguère je pensais ainsi, aujourd'hui, je vois différemment, demain l'éclairage sera encore autre ». Le politique ne peut pas le faire, le partisan non plus. L'écrivain est du parti de sa vérité. C'est un phare. Il éclaire l'avenir. N'étant plus un prophète ni un mage, comme le voyaient les romantiques, il ne connaît pas cet avenir. Voilà pourquoi quand le partisan s'agrippe à un système et s'enferme dans l'idée fixe, l'écrivain garde du champ et refuse l'ocillère.

L'exemple de Ramuz

Ramuz eut ce courage. Il le paya de solitude, d'incompréhension, de haine même. Il voulut distinguer ce qui en lui exprimait l'être de ce qui n'exprimait que l'être social. Il opta pour l'indépendance ce qui lui valut le grand luxe d'être seul. L'expression est de lui. Ramuz pense que l'écrivain doit être un contemplatif qui agit aussi mais sur un autre plan, son rôle est de « ne pas simplifier, ayant à sauvegarder, au-dessus ou à côté de la bataille qui s'engage entre quelques-unes des possibilités de l'homme, toutes les possibilités de l'homme ».

Avant de conclure, il serait sans doute juste de dire que les écrivains de la Suisse romande ne sauraient être classés en catégories selon qu'ils adoptent telle ou telle attitude. D'ailleurs, les choses ne sont jamais simples et loin de moi et du lecteur l'idée de mettre ici ou là des noms pour illustrer une réflexion forcément et volontairement schématique. En réalité, je ne veux enfermer personne dans des barrières étroites. Je signale des dangers qui menacent davantage nos écrivains, parce qu'ils vivent dans un petit pays sur lequel soufflent plus qu'ailleurs les courants d'influence et où par l'exigüité même du territoire et de ses subdivisions, les tensions, les tentations, les pièges sont concentrés comme pour une expérience en laboratoire.

Puisque Ramuz a été à l'origine de cette interrogation, que sa vie et son œuvre ont fait office, tout au long, de points de repères, elles me serviront encore pour ma conclusion.

La fonction d'écrivain est grande et noble. Qui écrit ne devrait le faire que sous la poussée d'une exigence totale. Ramuz, à travers de nombreux textes, a l'air de nous interroger sur l'urgence, sur l'authenticité de notre vocation. Le mot a une tonalité religieuse. Ramuz l'emploie et on ne l'accusera pas de tomber dans l'inflation verbale en usant de termes qui dépassent sa pensée. Ecrire parce qu'on ne sait rien faire d'autre, parce qu'après tout c'est une activité comme une autre — on entend cela dans les interviews — c'est se situer aux antipodes de l'idée que se fait Ramuz de la création littéraire. Chez lui, pas de pose cependant. Rien de l'artiste qui se tient pour différent. Voilà pourquoi jusque dans l'extrême différence, jusque dans l'extravagance inconcevable pour des Vaudois de 1915, de 1930, d'un des leurs prétendant faire métier d'écrire, il est vrai comme le taupier, comme l'ivrogne qui essaye son refrain, comme le pain et le fromage.

Personnalité forte, écrivain et homme exigeant, ayant tout laissé pour se donner à ce qu'il considère, dès sa vingt-quatrième année, comme sa mission, Ramuz va son chemin en ignorant les tendances, les chapelles, les modes. Aucune pose, aucune complaisance à lui-même dans sa magnifique et douloureuse solitude presque constamment environnée de l'incompréhension d'autrui, des notables surtout, des politiques aussi.

C'est qu'il cherche ailleurs et plus haut sa justification. Le poète — Ramuz est poète d'abord, est poète toujours — sait qu'il a raison, parce qu'il communique avec la beauté. Cette certitude lui donne la paix. Il atteint ainsi à un ordre de valeurs qu'on peut appeler métaphysique. Au plan humain, on parlera de plénitude, d'accomplissement de tout l'être. Au plan de la foi, il s'agit véritablement de salut par l'art au sens spirituel du mot salut. L'œuvre justifie ou condamne l'écrivain aux yeux du monde ; mais, lorsqu'il est fidèle à sa mission, elle témoigne pour lui et l'absout au regard de Dieu.

Jacques Darbellay